

Drummondville, secteur Saint-Simon

Historique de son expansion spatiale et démographique entre 1915 et 1963

Le développement du secteur Saint-Simon s'inscrit dans deux périodes distinctes, chacune d'elles significatives dans l'histoire de Drummondville. D'abord, l'époque de la poudrerie *AEtna Chemical*, soit de 1915 à 1919, puis celle des grandes usines de textile qui s'implantent à l'ouest du secteur à compter de 1920. Le présent rapport trace un bref historique des deux périodes pré-citées et le portrait spatial du Saint-Simon des années 1960

Les limites retenues épousent celles de la paroisse Saint-Simon, en 1953, auxquelles se greffe un petit noyau de résidences dans l'axe nord du boulevard Mercure. Par contre, la partie des rues Fradet et Daniel (de la 101^e à la 104^e avenue) a été retranchée du secteur étudié (voir carte intitulée : « 1963 – Secteur Saint-Simon »). Superficie : 120 ha.

En appendice, dans l'axe sud-ouest du secteur Saint-Simon, s'étend le noyau ancien de la Marconi, soit trois résidences et un atelier érigés en 1925.

Période de 1915 à 1919

Jusqu'en 1915, le secteur de Saint-Simon est pratiquement inhabité en raison de la piètre qualité du sol pour des fins agricoles. C'est l'implantation, en 1915, d'une usine de poudre à canon, la *AEtna Chemical*, qui amorce son développement. Entre les 3^e et 4^e rangs, des centaines d'ouvriers entreprennent le déblaiement de 135 ha, puis à la construction de 130 bâtiments entourés d'une haute clôture où s'enchaînent toutes les étapes de la production des acides et de la poudre.

Sur le coteau surplombant la rivière (l'actuel boulevard Mercure), la compagnie *AEtna* a fait construire un réfectoire et deux dortoirs pouvant loger chacun 200 personnes. Un petit hôtel, le *AEtna House*, est réservé aux patrons et à leurs invités. Dans le même secteur, une résidence familiale est offerte à quatre cadres supérieurs. Le tout d'une valeur de 2 000 000 \$ en 1916.

Entretemps, aux limites mêmes de la poudrerie, MM. Dumaine et Dionne ont loti leurs terrains. On trace alors les premières rues du « village de la poudrière » qui seront plus tard identifiées sous les noms de Jean-de-Brébeuf, Jean-de-la-Lande, Saint-Thomas, Dionne et Chabanel. Un emplacement de 600 mètres carrés se vend environ 250 \$. Les journaliers qui ne peuvent pas déboursier une telle somme construisent leur maison sur des terrains loués.

Au plus fort de sa production, la poudrerie *AEtna Chemical* emploie jusqu'à 2000 personnes, la majeure partie d'entre elles composée de journaliers, immigrants de fraîche date. Le recensement paroissial de 1916 dénombre 1257 personnes dans les limites de la poudrerie, issues de huit nationalités différentes¹. La même année, la commission scolaire ouvre une école sur la rue Saint-Thomas qui sert de chapelle le dimanche.

La production de la poudre à canon débute en avril 1916. L'usine est en activité 24 heures sur 24, six jours par semaine. Elle ferme ses portes le 26 janvier 1919. Rails, wagons, charriots, brouettes, leviers de chargement sont expédiés en Ontario pour la construction du troisième tronçon du canal Welland alors que les bâtiments qui peuvent être déplacés sont achetés par des particuliers des alentours. D'autres sont démolis et leurs matériaux vendus. En 1924, il n'y reste plus que deux ou trois bâtiments et la grande cheminée².

Sur l'emplacement de l'ancienne poudrerie, la *Canadian Marconi Co* installe le premier poste de transmission radiotélégraphique du monde. Grâce à huit tours de près de 100 m., on établit une première liaison entre Londres et Montréal en 1926. L'invention de la communication par satellites force la fermeture du poste de Drummondville en 1975.

De l'époque de la poudrerie, Saint-Simon a hérité de quatre maisons bourgeoises alignées le long du boulevard Mercure, et d'un grand nombre de maisons ouvrières rapprochées, à un ou deux étages, couvertes d'un toit presque plat, ce qui permettait d'avoir plus de chambres à l'étage supérieur ou, encore, de le convertir l'étage à des fins locatives. Cet habitat compact et modeste remontant à l'époque de la poudrerie s'étale en bordure des rues Jean-de-Brébeuf, Jean-de-la-Lande, Dionne et Chabanel (voir carte intitulée « Secteur Saint-Simon 1915-1930 »).

Période de 1920 à 1963

Le véritable développement de Drummondville prend son envol après 1920, suite à l'implantation de grandes usines reliées au textile, dont la *Butterfly Hosiery*, la *Jenkes Canadian Co*, la *Dominion Silk Dyeing and Printing*, la *Louis Roessel* et la *Canadian Celanese*. En raison de l'éloignement relatif de ces grandes industries de textile, les ouvriers tardent à installer leur famille à Saint-Simon. Avant et après leurs longues heures de travail, ils doivent parcourir de grandes distances, à pied, le long d'une ancienne voie ferrée envahie de broussailles de seconde végétation³. Ils privilégient donc le faubourg Saint-Joseph coincé entre la *Canadian Celanese* et la *Drummondville Cotton*. Ainsi la population de Saint-Joseph, sensiblement la même que celle de Saint-Simon en 1921 (417 contre 379), augmente-t-elle trois fois plus vite que celle de Saint-Simon entre 1921 et 1937 (voir tableau 1). C'est le service d'autobus local, établi en 1936, qui donne le coup d'envoi à l'urbanisation de Saint-Simon.

	1916	1921	1925	1929	1933	1937	Augm. entre 1921 et 1937
Grand Dr'ville *	3015	4894	6754	9930	14171	19424	297 %
Saint-Joseph	-	417	1004	2350	3917	6282	1406 %
Saint-Simon	1257	379	580	762	1362	1982	423 %

* Le grand Drummondville inclut Saint-Frédéric, Sainte-Thérèse, Saint-Joseph, Saint-Simon, Saint-Charles, Saint-Félix, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Philippe et la campagne.
Sources: P. Grondin, *Atlas d'histoire drummondvilloise*, vol. 2, 1985. Recensements paroissiaux conservés à la paroisse-mère Saint-Frédéric de Drummondville dans le cartable intitulé *Fabrique Saint-Frédéric – registres – Mgr Mayrand*, ASN.

Everett Hughes, dans son étude, synthétise bien l'aspect de Saint-Simon et de Saint-Joseph vers 1935 : De nouveaux faubourgs bric-à-brac manquant de rues pavées, d'égoûts et d'approvisionnement d'eau où s'entassent quelque 9000 personnes dans des maisonnettes et des plains-pieds précaires construits en forme de boîtes. Là où le vent emporte le sable et où les émanations et les moustiques transpirent des fonds marécageux et des fossés à l'air ouvert⁴. Hughes ne décompte aucune demeure de familles en vue, anciennes ou récentes, mais presque exclusivement une population ouvrière. Les marguilliers, le maire, les conseillers et les commissaires d'école sont pour la plupart des ouvriers⁵.

C'est avant tout une raison économique qui oblige les ouvriers à choisir ces quartiers dépourvus de toutes commodités « urbaines » qu'ils ne peuvent se procurer sans

l'accroissement d'une dette municipale difficile à supporter. L'écart entre les taux de la taxe générale est significatif de cette volonté d'accommoder les gagnepetits. À titre d'exemple, en 1938, le taux imposé à Saint-Simon est de 0,50 \$ alors que celui de Drummondville est de 2,10 \$⁶.

Tout au long de l'histoire de Saint-Simon, c'est le secteur à l'est du boulevard Saint-Joseph qui demeurera le plus défavorisé. Le géographe Guy Gauthier le décrit comme étant habité « par des ouvriers de condition modeste. La population moyennement scolarisée et disposant de revenus légèrement en deçà de la moyenne drummondvilloise, occupe, dans une très large proportion, des immeubles multiples rapprochés. Certains ilôts souffrent même de vétusté. [...] ils présentent des conditions de désaffectation et de délabrement nécessitant l'intervention des autorités gouvernementales »⁷.

Saint-Simon affiche une croissance démographique remarquable dans les années 1940. En effet, la population qui s'élevait à 2276 en 1941, atteint 5327 au recensement de 1951, soit une augmentation de 134 % en 10 ans⁸. La figure 1, annexée au présent historique, démontre le dynamisme peu commun de Saint-Simon à partir de 1943 en comparaison avec la courbe relativement régulière des deux décennies précédentes.

Les promoteurs privés ne tardent pas à répondre à la demande pressante de logements de ces nombreux arrivants. De 1938 à 1950, la valeur des bienfonds imposables de Saint-Simon se multiplie par 8,1 tandis qu'à Drummondville le rapport n'est que de 2,2⁹. On voit apparaître de nombreux ensembles de maisons unifamiliales, minimales dans leur gabarit, qui s'adressent aux familles à revenus limités désireuses de posséder leur demeure. Ainsi, en peu de temps, les rues Jogues, Goupil, Lalemant, Saint-Aimé et Duvernay sont couvertes de maisonnettes serrées les unes contre les autres, peu différenciées dans leur style ou le revêtement des murs extérieurs.

Sur le plan religieux

La population qui avait notablement rétrogradé en nombre après la fermeture de la poudrerie en 1919, reprend plus tard sa marche ascendante pour atteindre les 1834, en 1936, soit un nombre suffisamment élevé d'ouailles pour procéder à l'érection canonique de la paroisse Saint-Simon, détachée de la paroisse Saint-Frédéric de Drummondville. L'accroissement démographique accéléré commande deux détachements dans l'axe sud de la paroisse Saint-Simon : le premier, en 1949, pour former la paroisse Saint-Philippe et le second, en 1953, pour former la paroisse Christ-Roi, soit de la 4^e avenue jusqu'au milieu de la 14^e avenue.

Sur le plan municipal

En 1937, c'est l'érection de la municipalité du village de Saint-Simon, division des cantons de Grantham et de Wickham. Le dynamisme de ses dirigeants provoque, à l'intérieur de ses frontières, la naissance de plusieurs industries et de plusieurs commerces qui, à leur tour, entraînent l'arrivée de plusieurs familles. Tant et si bien qu'on songe à Saint-Simon à agrandir le territoire plutôt que de se fusionner à Drummondville, comme l'on fait Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste en 1955. En effet, en 1963, on procède à l'érection de la municipalité de Drummondville-Sud qui inclut Christ-Roi, Saint-Philippe et le secteur de la Marconi jusqu'au quatrième rang du canton de Wickham, soit un nouveau territoire de 1030 hectares.

Portrait spatial du Saint-Simon des années 1960

L'aspect hétérogène du secteur Saint-Simon au début des années 1960 résulte de l'imbrication de noyaux industriels et d'artères commerciales parmi des habitations également disparates en terme de densité et de styles architecturaux. On remarque des noyaux de forte densité résidentielle accolés au boulevard Saint-Joseph, passablement délabrés. Plusieurs de ces édifices remontent au temps de la poudrerie *AETna*, en activité de 1915 à 1919. La densité résidentielle demeure élevée jusqu'à la rivière Saint-François, en particulier autour d'une rue privée qui débouche sur la rue Sainte-Pauline. À l'ouest du

boulevard Saint-Joseph, la densité se raréfie au fur et à mesure qu'on s'approche du 4^e rang (boulevard Lemire).

La zone commerciale, qui s'étendait le long de Jean-de-Brébeuf à l'époque de la poudrerie, s'est déplacée vers le boulevard Mercure, afin de tirer le maximum de son achalandage. Des établissements, variés et multiples, dont les stations-services, étendent très loin leurs aires d'influence. Les commerces de quartier, pour leur part, s'alignent sur les rues Sainte-Thérèse, Goupil et Jogues. Les habitants de Saint-Simon n'ont plus à se rendre à Drummondville pour effectuer leurs emplettes.

De nombreux ateliers se sont immiscés dans la trame résidentielle. À titre d'exemple, on fabrique sur la rue Jogues du sirop, des meubles, de la liqueur gazeuse... L'industrie lourde, pour sa part, à laquelle se greffent quelques petits ateliers mécaniques, est concentrée à l'est du boulevard Saint-Joseph, dans le secteur des rues Cherrier et Saint-Adélar. Elle fournit un nombre d'emplois industriels notable.

Les édifices desservant la collectivité locale, soit l'église et l'Hôtel de Ville, sont implantés au centre du secteur Saint-Simon, alors que les quatre écoles sont réparties sur l'ensemble du territoire. La population bénéficie également d'espaces récréatifs, vastes, bien équipés et faciles d'accès pour tous.

En ce qui concerne la Marconi, huit tours dominant les 245 ha de la propriété, laquelle et entourée d'une haute clôture mettant à l'abri des regards indiscrets les équipements de communication et les trois familles qui habitent ce lieu privilégié.

¹ P. Mayrand. *Panorama*, 23 avril 1958.

² Y. Allard. *Cinq poudrières dans une poudrerie. Drummondville 1915-1919*. Drummondville, SHD, 1997.

³ E. C. Hughes. *Rencontre de deux mondes, la crise d'industrialisation du Canada français*. Montréal, Ed. Lucien Parizeau, 1944. p. 72.

⁴ *ibid.* p. 71, 74, 318.

⁵ *ibid.* p. 77.

⁶ P. Grondin. *Saint-Joseph-de-Grantham, une municipalité ouvrière au Québec 1920-1955*. Mémoire de maîtrise Es Arts (histoire), Université de Sherbrooke, 1986.

⁷ G. Gauthier. *Dynamique d'un espace urbain : Drummondville et sa région. Étude géographique d'une ville moyenne*. Thèse Ph. D. (Géographie), Université de Nice, 1980. p. 292.

⁸ Québec, *Statistiques municipales*, série 1921-1955. In P. Grondin, *op. cit.* p. 222, appendice 16.

⁹ P. Grondin, *op. cit.* p. 69.